

nourrissant la transversalité de notre laboratoire au travers d'une réflexion commune. Dans les années 1960-70, l'anthropologie latino-américaniste est touchée par la critique radicale de la discipline et les dénonciations de l'hégémonie politique et scientifique européenne et *a fortiori* étatsunienne. L'américanisme tente de développer de nouvelles pratiques de recherches à partir des années 1980, axées vers la coopération scientifique et le développement avec les pays du Sud, incarnés par l'Institut de Recherches pour le Développement qui diversifie ses chantiers et investit notamment l'Amérique latine. Depuis le début des années 2000, en Amérique latine, une réflexion épistémologique s'est développée sur la pluralité des pratiques anthropologiques, suscitant la création d'un réseau international, la Red de Anthropologías del mundo (RAM-WAN). Destinée à mettre en valeur les « anthropologies [encore] sans histoire », selon la formule d'Esteban Kroz, marginalisées dans les débats internationaux, elle défend une approche décentrée, déplaçant la focale vers les « traditions » anthropologiques nationales. Sans négliger les rapports de domination entre les anthropologies dites du Sud, périphériques, et les anthropologies dites du Nord, hégémoniques (France/Angleterre/États-Unis), notre perspective s'inscrit d'avantage dans une analyse des circulations qui traversent ces anthropologies en prêtant attention à différentes échelles (locales, nationales, hémisphérique) et à différents types de mobilités (géographiques, sociales, statutaires...). Les circulations seront envisagées comme des flux multidirectionnels inscrits dans des processus d'appropriation, de réinterprétation et de relocalisation. Nous serons attentifs aux rapports entre sens communs sur la différence et savoirs anthropologiques. Il s'agira également de rendre compte des multiples usages sociaux des savoirs anthropologiques et des interactions, des négociations voire des rivalités des différents acteurs sociaux impliqués dans l'élaboration de ces savoirs. Nous nous intéresserons à la façon dont les savoirs anthropologiques sont mobilisés par les autorités officielles dans le cadre de politiques publiques et s'inscrivent dans des processus de validation et de légitimation, sur les différentes déclinaisons d'une anthropologie appliquée, ou encore sur l'impact des notions et des paradigmes mobilisées par les anthropologues dans la revendication de catégories d'appartenance.

Musées, sociétés savantes, expositions universelles, universités, expéditions anthropologiques, entreprises de développement et réseaux de sociabilité scientifiques sont autant de supports de ces circulations que nous mobiliserons comme objets d'investigation. Les fondations étatsunienne Wenner-Gren, Melon et Rockefeller ont joué un rôle déterminant dans le développement de la discipline, dans la circulation transnationale des paradigmes, et la légitimation des chercheurs et des étudiants au travers des financements attribués. Les expositions muséales ont largement contribué à populariser le racisme scientifique dans la société étatsunienne, et l'exploration des sources qui les accompagnent (correspondance personnelle, catalogues, brochures, iconographie) ont mis en lumière les liens complexes entre les manifestations de vulgarisation et les théories anthropologiques (en l'occurrence le relativisme culturel), aboutissant à des compromis, voire des hiérarchisations raciales qui perpétuent auprès du grand public des opérations de classification déconstruites dans les travaux scientifiques, comme ce fut le cas pour l'exposition *Races of Mankind* (1933) et la brochure rédigée par Ruth Benedict (1943)/ Même au cours du processus d'institutionnalisation de la discipline à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, l'anthropologie était constituée d'acteurs très hétérogènes. Les membres de l'American Anthropological Association fondée en 1903 provenaient d'horizons sociaux et intellectuels variés, et l'on trouvait aux côtés des ethnographes, des linguistes et des archéologues des courtiers, des médecins, des historiens, des économistes, des géologues et des psychologues. Le triomphe du paradigme boasien ne suffit pas à rendre compte des alliances mais aussi des rivalités, des affinités, des relations interpersonnelles qui tissent également les perspectives, les projets et les collaborations parmi une diversité d'acteurs qui débordent les cadres institutionnels de la discipline.

Pour étudier de tels réseaux, nécessairement mouvants et souvent épisodiques, il paraît approprié d'examiner en priorité les moments où ils se nouent ou entrent en crise. Même s'il est prématuré de dire précisément où ils se situent, on peut d'ores et déjà tenter d'en évoquer les lieux probables. Les débats auxquels ont donné lieu la formation d'organisations collectives, avec leur efforts pour contrôler la

légitimité des acteurs à parler au nom de l'anthropologie ou nouer des liens entre savoirs anthropologiques et autres outils, seront de toute évidence une entrée privilégiée pour les questions qui nous occupent. C'est l'inscription sociale de ces débats qu'il faudra privilégier, en les replaçant dans les sociétés diverses qui, du Nord au Sud du continent, des premiers moments de la colonisation jusqu'au XX^e siècle, construisent une demande de savoirs anthropologiques et décident de l'opportunité d'encourager la formation d'expertise en la matière.

Les controverses sur la race ou l'indigénéité constituent un deuxième lieu de l'enquête. La notion de race n'est pas spécifique aux Amériques, mais elle y occupe une place centrale, et ce d'un bout à l'autre du continent. Qu'il s'agisse des « blancs », des « noirs » ou des « indiens », l'effort pour proposer des définitions opératoires en ce domaine constitue un trait d'articulation très fort entre les différents acteurs de l'anthropologie. Différences (y compris nationales) et accords se nouent par-delà les frontières et les distances au cours de ces controverses qui, même quand elles paraissent n'opposer que des couples d'individus, entraînent en réalité des réseaux plus profonds. C'est à l'examen de ces publics de l'anthropologie qu'elles invitent, pour mieux réfléchir aux différentes scènes qui se constituent autour de ces questions dans les Amériques.

Enfin, une autre approche du réseau passera sans doute par l'examen des grands efforts de collaboration internationale sur des problématiques anthropologiques. Création d'ouvrages de références (comme, aux Etats-Unis, le *Handbook of South American Indians*), circulations de normes universitaires, travail avec les institutions supra-nationales américaines ou mondiales seront autant de sous-enquêtes possibles. On peut en attendre une meilleure compréhension des alliances qui se nouent, mais aussi des grands nœuds de collaboration. Au-delà de l'influence des grandes universités américaines impliquées dans le reste des Amériques, on verra sans doute émerger des collaborations tout aussi décisives entre pays du sud du continent, voire avec des espaces souvent marginalisés dans la bibliographie mais en réalité centraux, comme les Caraïbes.

Une approche prosopographique pourra aussi permettre de mettre au jour les mécanismes des circulations en retraçant les itinéraires d'anthropologues à la fois chercheur, expert et militant. Le parcours constitue un outil méthodologique particulièrement intéressant dans la perspective situationnelle adoptée ici. Il offre la possibilité de relier l'implication anthropologique des individus aux autres sphères de la vie sociale, nous donnant ainsi à comprendre les acteurs dans leur intégrité, sans les cantonner à un rôle ou à un contexte spécifique. Il permet de suivre des cheminements, de distinguer la variété des « rôles sociaux » que les individus endossent dans les différents cours de leur vie. En partant de situations et de moments spécifiques, il s'agira de suivre des individus qui y sont impliqués (ou un petit réseau d'individus dont on croisera les parcours), pour mieux saisir la complexité de leurs trajectoires et la multiplicité des influences, des rencontres, des contraintes et des capacités d'initiative en jeu dans la fabrique des savoirs anthropologiques et les processus de circulation dans lesquels ils s'insèrent.

Ce programme de recherche impose une première phase de concertation entre les membres de l'axe pour prendre la mesure des travaux déjà accomplis dans les différents champs nationaux, mais aussi des recherches pionnières dans une approche transaméricaine, qui peuvent guider l'enquête. C'est d'abord à un vaste travail de collecte et de dialogue sur ces travaux qu'il s'agira de consacrer nos efforts.

Membres de l'axe

Ibtissem Ben Dridi, Elise Capredon, Thomas Grillot (CNRS), Sabine Guez, Bruno Hervé, Sara Le Menestrel (CNRS), François Regourd (Paris Nanterre), Romain Robinet (Univ Angers), Carmen Salazar-Solers (CNRS), Anne-Marie Losonczy (EPHE).